# 

# Avant-propos

C’est en lisant un fait-divers dans la presse que je me suis souvenu d’un évènement dont j’avais été le témoin Il y a bien, bien longtemps. Je m’appelle Adrien et j’avais vingt-quatre ans à l’époque des faits

# Introduction

C’était il y a bien longtemps déjà, j’étais sur le point de finir mes études et il fallait songer à faire son service national. Je n’avais aucune envie de le faire dans l’armée, sans pour autant être ni objecteur de conscience, ni antimilitariste. Il faut dire que nous avions dans la famille une célébrité qui était sorti du rang grâce à l’armée. Je décidai donc de faire une demande pour la coopération, au grand dam de mon père pour qui un garçon de la famille devait faire son service militaire. A l’époque la France n’était pas en guerre et grâce l’appui de mon frère ainé et d’une de mes sœurs, il a fini par accepter cette démarche. L’échéance approchant et n’ayant aucune nouvelle du ministère, je me suis adressé au député du département pour lui demander son appui. Il a écrit au ministre des affaires étrangères de l’époque et quelques temps plus tard, il m’a transmis la réponse du ministre qui fut suivi rapidement de mon affectation. Je rêvais d’Amérique du sud, mais c’était l’Algérie qui m’attendait. Je n’étais pas très rassuré, la guerre d’Algérie n’était pas si lointaine et je ne m’attendais pas à être bien accueilli. Mais je n’avais plus le choix, il fallait y aller. J’ai donc pris le bateau en février pour rejoindre Alger la Blanche. Nous avons été accueillis dans le centre de vacances de Tipaza aux environs d’Alger par le personnel de l’ambassade qui nous a mis en garde sur le comportement que nous devions avoir vis-à-vis de la population et des autorités du pays, mais aussi sur les règles d’hygiène particulières à respecter, au moins au début de notre séjour. Pas de quoi nous rassurer. J’avais pu faire connaissance avec les personnes qui avaient la même affectation que moi.



Et puis on nous a lâchés à l’aventure.

# Les premiers jours

Avec deux autres garçons, nous devions prendre un bus pour la ville de Skikda, mais il fallait attendre le lendemain pour partir et nous avons dû chercher un hôtel pour la nuit et diner dans Alger. Nous avions des adresses, mais avec des noms de rue Arabes que personne ne connaissait. Les habitants avaient encore l’habitude d’utiliser les noms français. Le lendemain nous avons pris notre bus pour faire la longue route vers Skikda au milieu de la population locale. Les arrêts nous permettaient d’entrevoir la pauvreté ambiante, et comme c’était en février et qu’il avait sans doute plu quelques jours avant, il y avait beaucoup de boue, ce qui rendait encore le spectacle plus inquiétant pour nous, qui débarquions des grandes villes de France. Par contre nous étions surpris de voir des arbres avec des feuilles à cette période de l’année. Bref, après le séjour confortable de Tipaza, c’étant le grand plongeon dans la vraie vie de ce pays. Arrivés à Skikda, nous avons demandé notre chemin pour rejoindre l’école où nous étions affectés. L’école n’était pas en ville mais à sept kilomètres du centre. Il a fallu prendre un taxi qui nous déposa à l’entrée de celle-ci où il y avait une guérite et un gardien. Nous nous sommes présentés comme les coopérants et alors une grande effervescence a commencé qui est remontée sans doute jusque vers les bureaux du directeur. « Les nouveaux professeurs sont arrivés, les nouveaux… » En un instant nous étions passé du statut peu glorieux de voyageurs étrangers à celui respectable de professeurs de l’école. Nous avons vu le directeur et sa secrétaire, une Française qui avait fait le choix de rester à l’indépendance. On nous proposa de loger soit dans une chambre de l’internat, soit dans des bungalows un peu plus bas. Normalement ceux-ci étaient réservés, en priorité, aux couples. De nous trois seul Damien était marié, sa femme devant le rejoindre quelques jours plus tard. On lui a donc attribué d’office le seul bâtiment disponible à ce moment-là. Pour ma part j’héritai d’une grande pièce avec des demis cloisons et il faudrait partager douche et toilette avec un autre garçon installé dans la deuxième partie de la maison. Hélouân devrait se contenter d’une chambre à partager avec le couple. Il est venu me rejoindre et devant son désarroi évident je lui proposais de partager mon domaine bien petit et sans grand confort. Je revois encore son regard de gratitude mais pour moi aussi, c’était un grand réconfort de ne pas me retrouver seul. Je ne sais pas à quoi correspondait ce logement à l’origine, mais nous avions un point d’eau et un lit avec draps et couvertures ce n’était pas si mal pour le premier soir. Nous étions à peine installés que l’on a vu défiler les anciens et nous avons été accueillis comme je ne pouvais pas imaginer. C’était la joie. Ils n’habitaient pas sur place et bien entendu, ils nous ont amenés diner en ville, je crois que c’était à l’hôtel de France. Avant ils nous avait montré leurs appartements, à la sortie de la ville dans un village avec une très belle vue sur la mer. Enfin, nous avons retrouvé un compagnon de voyage du bateau qui est arrivé avec sa voiture. Nous l’avons un peu charrié parce qu’il ne nous avait pas proposé de partager son véhicule.

Avec Hélouân, on s’est vite aménagé un peu d’intimité en utilisant des bambous et des couvertures algériennes. Nous avions ainsi chacun un petit coin à nous avec un lit et une armoire ; entre les deux un petit espace commun nous a servi de salle à manger pour notre première réception. Nous avons utilisé une porte d’armoire en guise de table. Dans la première partie nous avions un « canapé » fabriqué avec deux matelas duquel nous pouvions voir le jardin et, dans le fond, notre coin cuisine. Il fallait sortir pour rejoindre les toilettes et la douche qui étaient communes aux deux « appartements »

# La chasse aux grenouilles

Un jour de pluie, nous étions partis en promenade lorsque nous nous sommes faits arrêter par la gendarmerie. L’homme nous demande nos papiers et notre chauffeur ne trouve rien de mieux que de dire que nous allions à la recherche de grenouilles quand le policier a voulu savoir où nous allions. Ce fût un court instant de panique, le temps de voir si le gendarme allait le prendre bien ou mal. Heureusement il a pris ça avec humour et quand il nous a questionné sur ce que nous faisions en Algérie, le totem de professeur une fois encore nous a servi de laisser passer. Le soir nous sommes allés arroser cet évènement au restaurant.

# Histoire de cantine

J’étais parti de France pour dix-huit mois, je m’étais donc renseigné pour envoyer une cantine directement vers Skikda. J’étais parti confiant avec une simple valise contenant des vêtements pour quelques jours. Après notre installation, j’allai donc au port, pour récupérer ladite cantine. Je fus bien reçu, mais pour me dire que ce port n’avait pas reçu de livraisons venant de France depuis au moins deux ans. Je devais aller à Annaba, ville plus importante, mais à cent kilomètres de Skikda. Je trouvai une bonne âme qui a eu la gentillesse de m’accompagner. Une fois là-bas, je cherchai et dénichait enfin le service qui pouvait me renseigner. J’entrai donc expliquai ma demande et présentai les papiers nécessaires. L’employé est sorti pour vérifier ; et quand il est revenu, il m’a dit que ma cantine était bien là, mais que je devrais revenir le lendemain, il ne pouvait faire aucune restitution à cette heure-là. J’expliquai tant bien que mal que je venais de faire cent kilomètres et que… ; mais rien n’y fit, Il fallait revenir. Nous sommes donc repartis et une semaine plus tard je recommençais, mais cette fois je m’y rendis suis en bus. J’étais arrivé suffisamment tôt pour ne pas tomber dans le même piège que la fois précédente. Cette fois je récupérai mon bien assez rapidement, mais il fallait le transporter. Je pris donc un taxi que je partageai avec un algérien. Nous n’avions pas fait 1 kilomètre que la police arrêtait le taxi et l’envoyait en fourrière avec la cantine, le bagage de l’Algérien et nous deux. Celui-ci m’expliqua rapidement qu’il y avait des taxis urbains et des taxis Intercités. Après de multiples palabres, nous avons enfin récupéré nos effets, mais il fallait trouver un nouveau taxi pour rejoindre Skikda. Nous étions sept dans une 404 Peugeot, et nous voilà partis pour les cent kilomètres. Arrivé en ville, il me fallut encore trouver un autre taxi pour rejoindre l’école. J’arrivai enfin dans notre bungalow et tout content, je racontai les évènements et invitai les copains pour arroser cette petite aventure qui ne finissait pas trop mal. De retour du restaurant, j’ouvris enfin la cantine pour constater que tous les vêtements qui s’y trouvaient avaient disparu. Seuls les draps les serviettes étaient encore là. Compte tenu du poids, je ne m’étais pas méfié

Je n’avais donc que les vêtements que j’avais avec moi pendant la traversée et en particulier un pullover rouge, que j’ai gardé jusqu’ à notre première paye avec laquelle j’ai pu renouveler un peu ma garde-robe ! J’étais devenu, pour les élèves, l’homme au pullover rouge. Ça vous rappelle peut-être quelque chose ?

# Monsieur Bozon

Les élèves m’avaient affublé du surnom de Bozon, en raison de ma ressemblance avec un professeur de science naturelle qui leur parlait sans cesse de Ribose et qu’ils avaient déjà baptisé comme ça.

Un jour les élèves avaient organisé une sorte de spectacle auquel tous les professeurs assistaient, ainsi que la femme du directeur et la secrétaire. Celle-ci présenta tous mes collègues et amis à la femme du directeur sauf moi. J’étais vexé, mais je me taisais. Puis soudain elle se releva de son siège et bien fort elle s’écria : « Ah, monsieur Bozon, je suis désolé, j’avais oublié votre nom » Je voyais les yeux hilares des élèves et j’en viens à me demander aujourd’hui, s’ils ne lui avaient pas soufflé ce nom.

Bref à l’issue de ce spectacle, je suis resté Monsieur Bozon pour la durée de mon séjour et même plus chez certains de mes amis.

Le spectacle consistait à faire parler une basse-cour et évidement les animaux qui caquetaient se moquaient des professeurs. C’était trop bien fait pour en prendre ombrage.

# Notre nouveau QG

Après quelques semaines passées dans notre refuge, Hélouân et moi avons pu déménager vers un nouveau bungalow. Nous avions maintenant chacun une vraie chambre, une salle de bain, une cuisine et même une salle de séjour. Et c’est ainsi que ce logement est rapidement devenu le QG de toute la bande de célibataires que nous étions alors. La machine à café fonctionnait à temps plein. Comme j’avais montré que je pouvais cuisiner, nous organisions parfois des repas pour les intimes. Je me souviens d’un lièvre que nous avait apporté un collègue et que j’ai préparé. Ce jour-là il y eut beaucoup de candidats pour venir le gouter, mais un lièvre ça ne nourrit pas vingt personnes. Il a fallu négocier et finalement nous avons invité les recalés pour le dessert. Je me souviens aussi de bécassines que j’ai refusé de plumer, exigeant que ceux qui voulaient les gouter viennent s’en charger.

Nous faisions des parties de tarot endiablées, Nous misions des petites sommes d’argent qui allaient dans une cagnotte que nous utilisions pour aller au restaurant.

# Ahmed Amimouch

J’avais repéré cet élève pour sa bonhommie, et sa gentillesse. Mais il avait beaucoup de mal avec les mathématiques que j’enseignais. J’essayais de l’encourager, sans grand succès à vrai dire. Je m’étais même posé la question de ses capacités intellectuelles. Quelque temps après, avec un autre coopérant on a accompagné les élèves dans un voyage d’étude qui consistait à visiter des installations agricoles et voir les différents systèmes d’irrigation utilisés. Un soir, ils ont improvisé un petit spectacle, et c’est ce garçon qui comme un jeune metteur en scène menait la danse. Il guidait les autres, donnait les bonnes directives et trouvait les mots pour relancer le show si l’intérêt du public baissait. Je compris enfin que s’il n’était pas intéressé par les maths il avait d’autre talents. Je lui demandai un jour de rester après mon cours et lui proposai mon aide pour reprendre les points qu’il n’avait pas compris. Je le vis rougir, il me remercia puis il se mit à pleurer, heureusement sans autre témoin. Je lui expliquai, alors, que j’avais remarqué ses compétences dans d’autres domaines et que je voulais juste l’aider à passer son diplôme sans difficulté. Il me regarda et, sans que j’aie eu le temps de réagir, il m’embrassa. Il n’y avait aucune ambiguïté dans ce baiser, c’était celui d’un petit frère pour son ainé ; c’est ainsi que nous sommes devenus proches. Je lui donnais des leçons particulières et lui me confiait ses souhaits profonds. J’appris qu’il venait de la petite ville de Timgad connue pour ses ruines romaines et pour son festival de musique. Depuis tout petit, il avait participé à ce festival pour en devenir peu à peu un acteur incontournable. Il avait un frère et trois sœurs élevés par leur mère. Le père travaillait en France et ne revenait au pays qu’une fois par an pour les vacances d’été. C’est lui qui avait exigé qu’Ahmed fasse des études dans le domaine agricole. Les relations avec ce père absent étaient compliquées.

Vous vous demandez peut-être comment les autres élèves percevaient notre proximité. D’abord Ahmed n’était pas le seul à qui je donnais des leçons particulières. Celles-ci se déroulaient dans une salle de classe la porte toujours ouverte et puis en classe je me comportais avec lui comme avec les autres. Pendant les cours j’étais le professeur et les jeunes gens m’appelaient monsieur et me vouvoyaient, mais dans les interclasses ils pouvaient me tutoyer et m’appeler Adrien. Nous avions appris à nous connaître et à nous respecter. Un des élèves, qui était le fils d’une sommité des environs avait essayé de me soudoyer en me proposant de me payer des cours particuliers. J’avais accepté les cours mais pas l’argent, aussi il ne vint qu’une fois. Un jour, je fis savoir en classe que lorsque l’on copiait il valait mieux être sûr de ses sources. Je n’avais nommé personne, mais ils avaient tous compris. Il fallait trouver le juste milieu pour affirmer son autorité sans risquer de mettre à mal leur amour propre. Un après-midi qu’un élève m’avait énervé en discutant avec ses voisins, je le fis venir au tableau et devant son ignorance, je le rabaissai devant ses camarades, mais conscient qu’il pouvait devenir un adversaire, je le fis revenir au tableau la leçon suivante, pour cette fois le mettre en valeur. Il ne m’a jamais plus ennuyé.

Ahmed ne devint jamais bon en maths, mais il acquit le niveau suffisant pour passer son examen. L’année scolaire suivante, mes parents sont venus me voir en Algérie et nous sommes allés le visiter à Timgad.

# Timgad

En arrivant au village, je me rendis directement à l’hôtel et réservai une chambre pour moi et une pour mes parents. Je ne voulais aucune contrainte ni pour mes parents, ni pour Ahmed et sa famille. Je connaissais leur hospitalité, mais je ne voulais surtout pas en profiter.

Une fois installés, nous sommes ressortis pour chercher Ahmed. Je ne connaissais pas son adresse et je m’adressai donc à un aréopage d’hommes en grande discussion sur la place du village. Je peux dire que les visages étaient hostiles, mais quand j’expliquai que je cherchais Ahmed Amimouch et que j’avais été son professeur l’année passée, l’atmosphère a subitement changé et les plus âgés ont envoyé les plus jeunes à la recherche du jeune homme. Quand il est arrivé, il y a eu des hourras, il s’est approché m’a embrassé de manière fraternelle. Je lui présentai mes parents et j’ai perçu son émotion et sa reconnaissance de les avoir amenés jusque dans son village. Comme je l’avais pressenti, il proposa de nous loger dans sa famille, mais je déclinai l’invitation puisque nous avions déjà nos chambres à l’hôtel. Il nous amena néanmoins chez sa mère qui avait certainement était prévenue par un petit éclaireur. C’était une très belle femme. Elle nous a reçu avec beaucoup de gentillesse et nous avons accepté avec joie le thé qui nous était proposé. Avant que nous ne partions, elle sortit un joli flacon avec une poire comme on les voyait chez le coiffeur dans mon enfance et voulut parfumer ma mère puis après avoir demandé à son fils, elle me parfuma aussi et finalement elle le fit aussi pour mon père. Tous les deux étaient gênés, mais en même temps heureux de cet échange inattendu. C’était un vrai moment de bonheur pour moi. Une agréable odeur de fleur d’oranger s’était propagée dans la pièce.

Ahmed nous traduisit l’invitation de sa mère pour le petit déjeuner du lendemain, puis nous raccompagna à l’hôtel. Il avait visiblement ses entrées dans l’établissement et il nous fit visiter les sous-sols, qui étaient une immense boite de nuit simplement utilisée au moment du festival. La décoration était faite de laines de différentes couleurs, du rouge, du jaune, de l’orange et même du bleu, ce qui donnait à l’ensemble un air étrange et chaleureux. Il prit congé et ajouta qu’il viendrait nous chercher le matin suivant vers huit heure trente.

Nous étions prêts quand il arriva et nous l’avons suivi aussitôt. Toute la famille nous attendait, y compris un frère de son père qui représentait sur place l’autorité parentale. On nous servit du thé à la menthe, des petits gâteaux et enfin un couscous au raisin. La semoule avait été roulée dans du beurre et mélangée avec des raisins. C’était excellent, mais un peu lourd pour le matin de bonne heure. Tous ont été charmants et nous sommes repartis heureux de tant de gentillesse à notre égard. Grace à la présence de ma mère, nous nous sommes tous embrassés comme si nous ne faisions qu’une grande famille.

C’est alors qu’Ahmed me proposa de revenir pour que nous puissions faire une randonnée dans les environs. On camperait. C’était sans risque. Je n’aurais jamais accepté une telle proposition venant d’une autre personne, mais je lui faisais totalement confiance. J’acceptai et lui demandai simplement de me fixer une date pour m’organiser.

# La lettre

Mes parents étaient repartis depuis une bonne quinzaine de jours quand je reçus la lettre d’Ahmed. Il me disait qu’il fallait attendre le mois de mai si on ne voulait pas avoir froid. Il voulait me monter une petite vallée préservée, et pour cela, il faudrait prévoir trois jours d’excursion et deux nuits dehors. Il avait le matériel. Il préférerait que je vienne seul, car il voulait garder ce lieu le plus secret possible.

En arrivant à Timgad, je devrais prendre une chambre à l’hôtel, car à cette période sa famille ne pourrait pas me recevoir. Cela m’arrangeait, mais je me posais des questions, connaissant leur sens de l’hospitalité.



J’aimais bien Ahmed, mais je ne le connaissais pas vraiment et je commençais à me demander si cette proximité pendant trois quatre jours, n’allait pas poser des soucis. Je n’avais jamais partagé une telle intimité avec un jeune Arabe. Si j’avais toute confiance en lui, j’étais moins sûr de ma propre attitude. Ahmed n’était pas à proprement parlé un joli garçon, mais il avait du charme et je n’y étais pas insensible. J’étais heureux depuis mon arrivée en Algérie, je vivais entouré de garçons. Les jeunes filles algériennes nous étaient interdites et les jeunes Européennes étaient toutes en couple. Je n’avais donc pas eu besoin de m’inventer des relations féminines. Je n’étais pas réellement conscient de cette situation à l’époque, mais je devais bien admettre que les garçons m’attiraient plus que les filles. Nous avions, avec mes camarades, organisé une grande balade dans le sud et à notre retour nous avions fait une séance de hammam. Le lieu nous avait été exclusivement réservé. Aussi quand une bataille de seaux d’eau s’est organisée, je me suis trouvé bien embarrassé de voir mes amis nus comme des vers, et j’enviai leur décontraction.

Bref je me demandais si cette escapade avec Ahmed n’était pas une folie. Mais comme je m’étais engagé je décidai d’accepter l’invitation. Je lui envoyai donc ma réponse et je commençai à me préparer psychologiquement.

# Le grand saut

J’ai tout de suite compris qu’il se passait quelque chose quand Ahmed est venu me retrouver à l’hôtel des vestiges Romains. Le joyeux et aimable garçon avait disparu.  C’était maintenant un jeune homme fermé et limite aimable. J’étais prêt à dire que je rentrais à Skikda, mais son attitude était si différente de sa vraie nature que je voulais au moins savoir ce qui se passait. Je l’invitai à diner à l’hôtel, il finit par accepter non sans hésitation. C’est au cours du dîner qu’il me fit ses confidences après avoir bien vérifié que le serveur ne nous observait pas. Il m’expliqua que son père était là et que, comme à chaque fois il se croyait obligé d’affirmer son autorité sur sa femme et sur ses enfants qui devaient pourtant bien être autonomes quand il n’était pas là. Mais de plus il venait d’annoncer qu’il avait une compagne en France et qu’elle attendait un bébé. Sa mère avait hurlé en apprenant la nouvelle. Elle se sentait trahie et aussi sûrement inquiète, se demandant comment ils allaient survivre si le père n’envoyait plus d’argent de France. Sur ce plan, il n’y avait rien à lui reprocher jusqu’à présent mais que se passerait-il quand le bébé arriverait ? Il expliqua que la jeune femme avait un bon métier, qu’elle savait qu’il avait une famille en Algérie et qu’il continuerait à leur envoyer une partie de son salaire. Ahmed, ses frères et sœurs, faisaient bloc autour de leur mère, tous en rébellion contre leur père. L’atmosphère à la maison était très difficile à supporter. Il était bien content de cette sortie avec moi qui lui permettrait d’échapper pour quelques jours à cette ambiance délétère. Sauf que son père avait exigé que nous ne partions pas seuls tous les deux. La guerre était finie depuis une dizaine d’années, mais dans cette région les combats avaient été particulièrement violents et le père ne voulait pas qu’on puisse accuser sa famille de collusion avec l’ennemi. Il avait choisi pour nous accompagner un certain Jamel Aroun, c’était un garçon d’une famille qui s’était battue contre les Français et qui avait des responsabilités locales au sein du FLN. Je connaissais le garçon, car je l’avais eu lui aussi comme élève. Je n’avais rien de précis à lui reprocher, mais je n’avais aucune sympathie pour lui, sans doute parce qu’il faisait souvent état de ses relations importantes. Je proposais immédiatement d’annuler notre escapade, mais Ahmed me supplia de ne pas le faire. Même si ce n’était ce qu’il avait espéré, ce serait quand même mieux que de rester à la maison. Contre mon gré, par empathie pour lui, je finis par céder. Nous partirions le lendemain. Il viendrait me chercher à l’hôtel. Nous amènerions avec nous un âne pour porter le chargement et un chien pour nous protéger. Nous nous arrêterions dans le village de Jamel pour le récupérer.

J’étais prêt quand il arriva le lendemain. Je n’avais qu’un petit sac à dos et un matelas de sport. Ce n’était qu’une petite escapade. Il me présenta l’âne qui ne prêta aucune attention à moi et le chien qui s’est aussitôt rapproché et m’a généreusement léché pour me dire bonjour. J’étais adopté, au moins par lui. Il s’appelait Malik.

Le premier contact avec Jamel a été beaucoup moins chaleureux. Je pense que cette excursion lui était imposé. Aussi même s’il s’est montré poli, je ne pouvais m’attendre à une quelconque connivence avec lui. Je constatai aussi que Ahmed se montrait différent, comme s’il craignait quelque chose. Je commençais sérieusement à regretter ce voyage.

Notre premier bivouac s’est bien passé, Ahmed avait trouvé un petit coin sympathique pour nous installer. Il faisait un temps superbe et la température était douce. Nous étions à côté d’un petit oued. Immédiatement les garçons ont allumé un feu, et le temps de la préparation du repas, l’atmosphère s’est un peu détendue. Comme ils avaient refusé que je les aide, je sortis un livre et je m’installai pour lire, aussitôt, Malik, vint se coucher à côté de moi, quémandant au passage quelques caresses. Je profitais du paysage semi désertique, mais un peu verdoyant autour de l’oued. Le soleil était encore chaud à cette heure. Il y régnait de bonnes odeurs de fin d’après-midi, quand on va passer du jour à la nuit. Je voyais les deux garçons s’affairer autour du feu et de temps à autre je humais d’agréables effluves de ce qu’ils préparaient. Pour le voyage, ils avaient revêtu des djellabas couleur crème. Si j’avais eu mes crayons, j’aurais volontiers dessiné cette scène bucolique. Pour un temps ils avaient oublié leur querelle et leur antagonisme. Jamel était plus joli garçon, mais le charme de Ahmed compensait très favorablement le petit défaut de son regard.

Ils avaient préparé une sorte de Tagine à base de viande et de tomates séchées accompagnée de pâtes. C’était très bon. Une fois le repas terminé, je lavai la vaisselle dans l’oued ne voulant surtout pas leur rappeler les colons autoritaires. Je sentais qu’ils me regardaient sans doute surpris que je sache faire autre chose que des mathématiques ! Je m’éloignais un moment pour me laver dans l’oued. A mon retour je compris que les tensions entre les deux jeunes, étaient revenues. Je demandai à Ahmed de nous raconter une histoire, mais il n’y arrivait pas, je lui proposai alors de commencer et ils prendraient la suite chacun à leur tour. Ils ont accepté.

## La petite histoire :

Je fermai les yeux, je me plongeai dans les souvenirs d’un voyage avec mes amis coopérants, puis je commençai.

C’était une soirée d’été très chaude dans un village du sud du Sahara. Tous les habitants étaient réunis dans la palmeraie, dans une sorte de clairière où coulait un filet d’eau apportant un brin de fraicheur. Un vieil homme chantait une chanson, accompagné par des jeunes gens tapant sur leurs tambourins. Les plus jeunes frappaient dans leurs mains. De temps à autre le rythme était cassé par le « youyou » de quelques femmes. Le croassement des grenouilles complétait cet univers musical. Petit à petit, l’obscurité s’approfondit jusqu’à ce que la lune vienne prendre la place du soleil. Tout était paisible. La douce fraîcheur apportait à tous le bien être tant espéré pendant les heures chaudes de la journée. Un jeune homme se leva et commença à danser, mais presque simultanément, un enfant arriva en criant : « venez vite il y a un grand malheur ».

J*e m’arrêtai et me tournant vers Jamel, je lui proposai de continuer, laissant ainsi plus de temps à Ahmed pour se préparer. Mais Jamel était plus malin que je le l’imaginais et il continua ainsi.*

Il faisait maintenant sombre, la nuit était tombée, heureusement c’était soirée de pleine lune, ce qui permit aux villageois de se diriger vers le village sans utiliser les torches qui de toute façon obligent à marcher très lentement. Au centre du village, il y avait une église construite par les Français et désaffectée aujourd’hui. Elle servait un peu pour tout, et même quelquefois pour une séance de cinéma. Devant la porte, une jeune femme hurlait. Tout le monde reconnut Aicha, la prostituée du village. Elle avait une belle robe rouge parsemée de fleurs bleues. Ses cheveux étaient tressés et lui faisaient comme une couronne sur la tête Officiellement elle n’existait pas, mais tous les jeunes hommes encore célibataires la fréquentaient en cachette. Elle refusait les hommes mariés et de ce fait, les autres femmes du village l’aidaient quand c’était nécessaire. La malheureuse n’avait pas eu le choix quand l’homme qui lui avait fait un enfant avait quitté le pays sans même lui proposer de l’emmener avec lui. Elle devait nourrir l’enfant. Celui-ci avait maintenant une dizaine d’années et contrairement aux autres enfants du village, il était blond et avait la peau claire. *(Je vis dans ce récit un moyen pour Jamel de donner un coup de patte hostile aux Français).* La femme disait que son fils avait disparu dans la soirée. Comme il était malin comme un singe et qu’il savait se faire respecter ça ne pouvait qu’être une fugue, ou un enlèvement.

*Jamel demanda alors à Ahmed de continuer l’histoire.*

Tout le village se mit à chercher l’enfant, commença Ahmed, frappant à chaque porte pour demander si on l’avait vu et à chaque fois la même réponse, non on ne l’avait pas vu. Il se faisait, maintenant, tard et il fut décidé d’arrêter les recherches qui recommenceraient dès le lever du jour. Aicha criait toujours, inconsolable. Une vielle femme s’approcha d’elle et avec douceur, réussi à la calmer et à la ramener chez elle.

Le jour se levait à peine que les recherches reprirent, d’abord dans le village, puis dans la palmeraie. Les oiseaux se mirent à chanter, profitant de la fraîcheur du matin. Personne ne l’avait vu.

Ils étaient tous dans les jardins quand la cloche de l’église se mit à sonner, ce qu’elle n’avait pas fait depuis le départ des Français. Tous revinrent vers le village pour voir ce qui se passait. En haut du clocher il y avait l’enfant qui chantait : « Je suis Français, je suis chrétien, les cloches sonnent en mon honneur »

*Jamel interrompit brusquement le narrateur, lui reprochant ce qu’il venait de raconter. Ahmed s’arrêta quelques secondes et continua :*

Deux adultes sont montés dans le clocher pour faire redescendre l’enfant. Quand ils sont arrivés, celui-ci était en pleurs, prêt à sauter. Il expliqua qu’il voulait retrouver son père et partir loin avec ses parents. Une voiture de la police nationale venait d’arriver dans le village. Avec eux il y avait un Européen que beaucoup reconnurent. Il venait chercher Aicha pour l’amener en Provence où il vivait maintenant. Il n’avait pas pu le faire plus tôt car il avait dû s’occuper de ses parents, mais maintenant qu’il était libre, il voulait savoir si elle accepterait de le suivre. Le petit garçon se précipita sur lui en criant « Ah ! Papa je t’attendais. »

Ahmed s’arrêta. Je voyais qu’il avait des larmes plein les yeux. Jamel lui était fermé et bougon. Nous nous sommes préparés pour la nuit. Je m’allongeai et Malik vint s’installer contre moi, je lui caressai la tête. Je me suis endormi une fois que les deux garçons se sont installés pour la nuit. Ils avaient mis comme une distance de sécurité entre eux, en s’installant un à ma gauche, l’autre à ma droite. Je voyais les braises de notre bivouac encore rouges et j’inventais en silence la fin de l’histoire.

Aïcha n’avait pas voulu suivre le Français qui était reparti avec le jeune garçon. Fabien, c’était son nom lui faisait maintenant un virement tous les mois, ce qui lui permit d’arrêter ses activités nocturnes. Elle travaillait pour le village et à l’occasion de certaines fêtes elle chantait et dansait pour tous. Tous les étés, Fabien revenait passer un mois dans le village avec son fils. A la fin du troisième été elle accepta de les suivre et l’on dit qu’il y aurait bientôt un petit frère…

# Le lendemain :

Réveillé le premier, je m’éloignai un peu pour faire mes ablutions matinales, suivi par le chien qui ne me quittait pas. Quand je revins Ahmed était debout, il avait rallumé le feu et préparait du thé. Il me dit qu’il allait faire du pain. Il avait déjà préparé la pâte quand il y eut assez de braises, il les déplaça pour y poser la pâte, il la recouvrit d’un peu de sable avant de la reposer les braises dessus. Il recommença un peu plus tard après avoir retourné la galette. La bonne odeur qui se dégageait me donnait faim.

Il me dit que nous n’étions plus très loin de notre objectif, et que nous devrions l’atteindre dans l’après-midi. Il s’excusa pour l’attitude de Jamel et m’avoua qu’il ne l’aimait pas, ce que j’avais deviné depuis longtemps. Celui-ci se réveilla enfin, et tout de suite montra son agressivité en expliquant qu’il n’aimait pas les Français. En même temps il me reprochait de préférer Ahmed. Heureusement nous étions bien occupés à ranger le campement pour repartir au plus tôt vers notre destination.

Vers treize heures nous nous étions arrêtés pour un léger déjeuner quand le ciel s’assombrit brusquement. Je savais que nous allions avoir une tempête de sable. L’âne tirait sur son entrave, cherchant à s’enfuir. Malik aboyait et son poil était hérissé. Jamel voulait repartir en arrière, mais je savais qu’il n’y avait qu’une chose à faire, s’arrêter, ne plus bouger et attendre. Par chance nous étions près d’un arbre, je dis à Ahmed d’y attacher l’âne, au plus vite. Je sortis de mon sac un chèche que je me mis sur la tête pour protéger mes yeux et mes narines ; je leur donnai l’ordre de faire comme moi et de s’assoir à côté de moi. Jamel éclata en sanglots comme un enfant.

Il était loin le guerrier qui n’avait vécu les combats que par procuration ! Je le forçai à s’assoir et, devant son désarroi, je le pris dans mes bras pour essayer de le calmer. Malik était tout contre moi et je sentais le corps de Ahmed.

Le vent fût terrible, le sable volait dans tous les sens. L’air état devenu irrespirable, Jamel tremblait et pleurait maintenant en silence, puis il finit par s’endormir dans mes bras. Je pris la main d’Ahmed dans la mienne et je la serrai bien fort. La tempête dura bien deux bonnes heures. Le calme revint soudain. Nous étions couverts de sable, nous n’osions pas bouger. Enfin nous avons commencé à parler. Jamel voulait repartir vers son village. Mais comme Ahmed me certifia que nous atteindrions notre destination dans moins de deux heures je décidai qu’il fallait continuer. Cependant, nous devrions attendre le lendemain car il faisait maintenant trop sombre. Je me levai pour me dégourdir et faire pipi. Les garçons en firent autant. Nous ne pouvions pas sortir nos provisions de crainte de les recouvrir de sable. Il faudrait se passer de diner. On repartirait dès le lever du jour.

Il devait être cinq heures du matin quand nous avons repris la route. Le soleil rouge orangé se levait à peine. Nous avions marché une heure, une heure et demi quand nous sommes arrivés à destination. Quel magnifique spectacle ! De la colline aride où nous étions, nous pouvions voir une petite vallée avec son oued, ses palmiers et un peu de verdure le long du ruisseau.

Il nous fallut encore une demi-heure pour arriver jusqu’en bas. Sans réfléchir, j’enlevai tous mes vêtements devant les deux garçons ébahis et me jetai à l’eau pour me laver du sable qui me collait à la peau. Cela n’avait rien d’érotique car l’eau était bien froide, aussi je ressorti bien vite et secouais mes habits pour faire tomber le maximum de sable. Je mis un slip propre et je lavais chèche, slip et chaussettes. Les garçons m’avaient imité. Ils étaient maintenant dans l’eau et s’éclaboussaient comme s’ils étaient les meilleurs amis du monde. Le spectacle de ces deux jeunes hommes nus et joliment éclairés était ravissant, je regrettai de ne pas pouvoir en faire un dessin. Il me faudrait le reproduire de mémoire. On ne pouvait imaginer la tempête que nous avions subie, tant le calme et la sérénité régnaient maintenant.

On a déballé notre chargement nettoyé ce qui pouvait l’être. Ahmed avait préparé un feu et nous avons pris notre petit déjeuner dans la joie. Pourtant Je voyais bien que Jamel était gêné. Et je ne savais quelle attitude adopter. Je m’approchais de lui et lui dis « alors mon garçon ça va mieux maintenant », mais en disant ça je le pris dans mes bras et lui donnait une tape amicale. « Vous savez je vais vous dire pourquoi je savais quoi faire avec la tempête ». Je leur confiai que j’avais un beau-frère militaire qui nous avait raconté comment ça se passait et ce qu’il fallait faire. Jamel demanda où il était. Et je répondis simplement « en Algérie ». Ma franchise a permis de repousser l’agressivité de chacun et nous avons parlé beaucoup plus librement. Nous avons décidé de passer la journée dans ce petit paradis. Nous repartirions le lendemain. Après le déjeuner, nous nous sommes à nouveau baignés, car la température s’était bien élevée. Le cadre était toujours aussi beau, au sortir de l’eau nous nous sommes séchés à l’ombre des palmiers. Cette fois je m’étais baigné en slip et nous avons joué avec le chien qui nous avait rejoint dans l’eau. Ce moment de détente fraternelle nous a encore rapproché tous les trois.

En soirée nous avions préparé le paquetage pour pouvoir partir assez tôt le matin suivant. Nous étions déjà couchés quand Jamel nous questionna sur ce que nous allions dire. Je demandai : » à qui ? » Je ne connaissais ni sa famille, ni aucune personne de son village. Un peu surpris par ma réponse, il répondit « mais à l’école ». Je n’avais aucune envie de parler de ça à l’école, c’était notre secret à tous les trois. Et j’ajoutai pour finir de le rassurer « tu sais on a tous nos fragilités, pour les uns c’est une chose pour les autres c’en est une autre. Il faut savoir se respecter et se soutenir mutuellement. Tu peux être tranquille pour ma part je ne dirai rien » il se tourna vers Ahmed et lui demanda alors « et toi que vas-tu dire ?» j’étais un peu inquiet compte tenue de leur animosité réciproque, mais Ahmed répondit « Tu sais Jamel, je n’ai qu’une envie c’est de quitter Timgad pour aller à Alger ou Oran pour faire du cinéma ou du théâtre, alors ce qui s’est passé je le garderais, pour moi surtout bien content si nous pouvions devenir amis. » Ils se sont regardés puis enlacés, je pouvais m’endormir tranquille. Seul Malik était agité, il devait sentir que j’allais bientôt le quitter, mais que pouvais-je y faire ? Il vint comme à son habitude se blottir contre moi et je me suis endormi paisiblement. Le chemin du retour se passa presque sans problème.

Nous avions encore une nuit de bivouac qui nous réserva une nouvelle surprise désagréable. Nous allions nous installer pour la nuit quand Malik se mit à gronder puis à aboyer. Aussitôt les garçons ont pris des cannes en bois pour pouvoir se défendre. Pour ma part je tenais le chien ; Il avait le poil hérissé et les crocs bien visibles. Comment pouvait il deviner le danger qui nous menaçait ?

On a alors vu apparaître trois gaillards aux mines patibulaires qui cherchaient à en découdre. Ils parlaient entre eux dans leur dialecte. Ce n’est que plus tard dans la soirée que les garçons m’ont expliqué que nous dûmes notre salut à la notoriété du père de Jamel. Ils ne savaient pas ce qui aurait pu nous arriver, sans doute ils nous auraient dévalisé, mais peut être pire… Jamel était à la manœuvre, faisant connaître l’importance et l’influence de son père dans la région et expliquant que s’il nous arrivait quelque chose les coupables seraient vite retrouvés et punis sévèrement. Il n’y avait plus, dans sa voix, la vantardise que j’avais ressentie à l’école, il utilisait simplement des arguments pragmatiques pour sauver notre peau. Finalement les trois hommes se sont éloignés. C’est Ahmed qui m’expliqua cela plus tard avec admiration. Durant les échanges, Il s’était contenté d’approuver par des signes de tête. Heureusement il y eu plus de peur que de mal, mais nous avons peu dormi cette nuit là. Le lendemain, nous avons déposé Jamel dans son village. Il nous a embrassé tous les deux, je le remerciais pour son attitude la nuit précédente. J’étais bien certain que ce voyage l’avait changé pour sa vie entière.

Ahmed me déposa devant l’hôtel et promit de revenir le soir pour partager mon dernier diner à Timgad. Quand il arriva le soir il était accompagné d’un homme que je ne connaissais pas. Il me le présenta, c’était son père. Celui-ci me dit simplement « Je vous avais mal jugé, sans vous connaître. Ahmed m’a raconté votre aventure et la tempête, je tenais à vous remercier pour avoir mis un peu de plomb dans la cervelle de ces deux jeunes. Je repars en France dans une semaine. Nous avons réussi à apaiser les tensions dans la famille. Je vous laisse. Profitez bien de ce diner avec mon fils »

Nous étions à table quand on entendit des aboiements venant de dehors. C’était Malik qui venait me dire au revoir. Je demandai à qui était ce chien. En fait il n’était à personne, toutes les familles lui donnaient quelque chose à manger, mais il n’avait pas de maitre. Le lendemain, Ahmed vint me chercher pour m’accompagner jusqu’à ma voiture. Assis devant la porte du conducteur, Malik était là à attendre et quand j’ai ouvert la portière, il a sauté dans la voiture. Je n’ai pas résisté j’ai embrassé Ahmed et je suis parti avec le chien. C’était une belle histoire.

# Les lettres :

En arrivant à l’école, je racontai à mes camarades ce qui était racontable sans trahir mes promesses. J’installais une couverture dans ma chambre pour Malik.

Je n’ai revu ni Jamel, ni Ahmed avant mon retour en France. Par contre nous avons échangé des lettres pour nous donner des nouvelles. Jamel s’était marié quelques semaines après notre escapade. Je compris qu’il n’avait pas eu le choix. Sa jeune femme était jolie et finalement ils ne s’entendaient pas trop mal. Après la naissance de son premier bébé nous avons perdu tout contact.

Avec Ahmed nous avons correspondu des années, jusqu’à la guerre civile menée par les islamistes. Je craignais le pire pour lui compte tenu de son activité : Il faisait du théâtre et du cinéma avec un certain succès, et puis brusquement il ne répondit plus à mes lettres

J’essayai d’obtenir des informations par le biais de l’ambassade de France mais en vain.

Dans nos lettres nous parlions de nos activités mais jamais de notre vie intime

J’avais quitté l’Algérie en juillet de cette année-là, la gorge serrée et les yeux plein de larmes. J’avais hésité à prolonger mon séjour, mais l’atmosphère à l’école avait terriblement changé et je ne m’y sentais pas aussi bien qu’auparavant, d’autant que l’ami avec qui je partageais le bungalow était déjà reparti. Malik n’était plus là non plus, il s’était fait écraser par une voiture quelques semaines plus tôt. J’attendais toujours avec impatience les nouvelles de Ahmed et je lisais avec plaisir ce qu’il me racontait jusqu’à ce silence qui me rendit malade.

# Les retrouvailles

Sur mon lieu de travail, j’avais sympathisé avec un jeune homme d’origine algérienne. Un jour Mamar, c’est son nom, me dit qu’il y avait un festival de films du Maghreb et qu’il y avait un Algérien qui présentait un film. J’y prêtais une oreille distraite jusqu’à ce qu’il me dise son nom : Ahmed Amimouch. Immédiatement sorti de ma torpeur je lui demandais des précisions sur le festival et je suis aussitôt parti à la recherche d’informations. La projection du film de ce Amimouch aurait lieu à Rouen et par chance un samedi. Je proposais à Mamar d’aller à cette séance en lui expliquant que j’avais connu quelqu’un qui portait le même nom, mais avec qui j’avais perdu tout contact. Il accepta de m’accompagner. Nous étions en avance pour la projection ; on nous confirma que le metteur en scène répondrait aux questions à l’issue du film. Quand le film commença je reconnu immédiatement les paysages que nous avions traversés ensemble. Le film racontait à peu près notre excursion sans jamais néanmoins salir la mémoire de Jamel. Les noms étaient changés et j’étais devenu Bastien. Je me sentis mal à l’aise et perturbé. Après la projection quand le réalisateur s’avança pour répondre à nos questions, je le reconnu immédiatement même s’il avait un peu changé. Pourquoi avait-il cessé de m’écrire ? j’étais presque prêt à m’enfuir mais néanmoins je levais la main pour poser une question. Quand on me passa le micro, je me dressai et demandai où avait été filmé cette histoire. Ahmed commença à répondre puis regardant la salle son regard se posa sur moi. Il m’avait lui aussi reconnu ? Il répondit alors « je crois monsieur que vous avez reconnu cette belle région et j’aurais plaisir à échanger avec vous sur vos souvenirs personnels. Venez me retrouver dans ma loge. »

Quand je suis entré dans cette pièce accompagné par Mamar, comme dans le passé il s’est approché et m’a embrassé. Je lui présentai Mamar et je lui dis que je l’avais cherché et que j’avais pensé au pire. Il m’expliqua qu’il avait vécu une période très difficile déjà à cause de ses activités mais aussi à cause de sa vie privée. Il partageait à l’époque sa vie avec un garçon et qu’ils avaient dû se cacher et vivre dans la clandestinité. Je lui demandai pourquoi il ne m’avait rien dit. Il me fit alors cette confession « J’ai été profondément amoureux de toi, mais j’avais tellement peur que tu me méprises que je me suis tu et que j’ai caché mes sentiments. J’avais les larmes aux yeux, je m’approchais de lui et l’ai pris dans mes bras. Il était trop tard pour se lancer dans une histoire amoureuse après tant d’années, mais une solide amitié entre nous était née. Jusqu’à ce jour nous nous écrivons et nous nous voyons régulièrement. Nous avons parlé de Jamel, tué par les Islamistes parce qu’il s’était opposé à eux, après l’excursion ils étaient devenus amis. Ahmed lui avait même confié son secret. Jamel avait souri et lui avait répondu : « Je le savais Ahmed et je pense que j’étais jaloux de l’attention que te portait notre professeur jusqu’à ce qu’il me prenne dans ses bras la nuit de la tempête. A ce moment il m’a apaisé… et il ajouta peut-être pour la vie »

Montpellier 2018